

## Chapitre XXII : Philippe Monnier et son temps

Parmi les grand'mères, nous avons cité en passant Hélène Dufour, Madame Marc Monnier, *alias* Jean des Roches en littérature, l'une des figures caractéristiques de Cartigny : nous ne voulions la séparer ni de son mari, ni de son fils Philippe, qui a rendu illustre "Mon Village", ni de ses deux cadets Marie-Claire Serment et Jean-Jacques Monnier.

~~Campagnarde, fille de campagnards~~ Fille d'horloger (note186GRHC), Jacqueline Hélène Dufour avait le goût des lettres; sa correspondance de famille est étincelante de malice et les ouvrages qu'elle a écrits seraient plus connus s'ils n'avaient été éclipsés par ceux de son fils. Et pourtant, la description de "Mon Village", sous le titre que reprit Philippe, est signée "J. des Roches", dans les *Nouvelles silhouettes genevoises*. Pour connaître la physionomie de Cartigny dans les années 1870 à 1890, il faut relire cet opuscule :

"Du promontoire où il est planté, au confluent d'un fleuve et d'une petite rivière, mon village contemple, du haut de ses vergers en pente, le cours sinueux de ces eaux qui n'ont ni la même couleur ni la même allure. Le fleuve, au pied de ses hautes falaises, coule calme et grave, assez vieux déjà pour n'être point pressé d'arriver à sa fin; la rivière, toute jeune et sémiillante, court sans cesse, gazouillant sur son lit pierreux que bordent des touffes de reines-des-prés, d'épilobes roses et de saules d'où s'élancent les troncs minces des peupliers.

» Et quand le soleil pique des notes éclatantes dans cette eau cristalline et verdâtre; quand il éclaire les arches des deux ponts en pierre qui enjambent ce ruisseau qu'un enfant parfois passerait à gué; quand le vent fait frissonner les feuilles des peupliers et que les faneurs ou les bergers s'appellent ou chantent dans les prairies, c'est un paysage du XVIII<sup>e</sup> siècle qu'on revoit ...

» Pour descendre sur ces berges, mon village a des sentiers bordés de haies où les aubépines, les troènes et les clématites fleurissent aux beaux jours et où, quand vient l'hiver, les merles au

bec d'or viennent piquer les fruits sauvages. Le plus large de ces chemins conduit au moulin, - un moulin qui ferait belle figure dans un décor et dont le meunier joue de la flûte - puis s'enfonce dans de grands bois pour aller rejoindre la route cantonale.

» Les nobles voyageurs ne viennent admirer ni ces horizons paisibles, ni ces eaux transparentes, ni ce moulin, mais les poètes et les peintres y trouvent ce qui les charme et ils ont su redire dans leurs chants et leurs tableaux les beautés de mon village ...

» Pour être un coin perdu, mon village n'est point un trou sans ressources et sans richesses. Il possède au contraire beaucoup de choses que bien d'autres pourraient lui envier. Sa vieille église, bâtie avant la Réforme, n'a pas l'aspect froid et raide dont les protestants se contentent trop souvent ... Ses deux cloches sur lesquelles soufflent les tempêtes et tombent les averses carillonnent au grand air en vraies cloches campagnardes et, à leur appel, M. le pasteur, en robe et en rabat, sort du jardin de la cure, traverse le préau, arrive au porche et entre au temple du Seigneur, suivi des fidèles qui l'escortent. M. le pasteur est un des trésors que recèle mon village ...

» Mon village a aussi un château. Ce n'est pas le sombre donjon du moyen âge qui disait à ses vassaux : "Je vous protège !" mais en les faisant trembler. Ce n'est pas non plus le palais prétentieux du parvenu, plus fier, plus arrogant que le noble du donjon. C'est une vaste maison de style italien, aux lignes sobres, harmonieuses et élégantes. Ses deux ailes basses, les terrasses et les escaliers de ses parterres qui s'étalent au versant de la colline sont bordés de balustres en pierre blanche, enfouis dans des fouillis de roses sur lesquelles tombent les pétales épais de grands citronniers.

» Ces citronniers ont vécu à Versailles. Quand les sans-culottes coupèrent la tête aux beaux messieurs et aux belles dames qui en avaient respiré le parfum, ces pauvres arbres, ne se sentant plus dans leur monde, vinrent se réfugier dans la solitude de mon village. Ils s'y trouvent heureux et continuent à fleurir dans leurs grands vases de terre vernissés qui portent en relief la couronne de France et la fleur de lis. (cette version est contestée par certains, note 188GRHC).

» Goethe a goûté de leurs fruits et les a chantés.

» Mon village n'est pas formé d'une longue lignée de maisons appuyées les unes aux autres et s'ôtant mutuellement la vue et le soleil. Il est éparpillé du côté de bise au côté de vent, du levant au couchant, comme si l'on eût semé ses maisons "à la volée" dans les courtils et les vergers. Ses rues pavées de petites pierres tournent, virent, courent en zigzag sans souci de la ligne droite, ni des trottoirs que certains villageois élégants ont cherché à établir. Les maisons sont recouvertes en tuiles courbes. Contre leurs escaliers extérieurs grimpent des treilles et des arbres en espaliers, devant leurs portes picorent des poules et de beaux coqs toujours galants et fanfarons.

» La plus belle peut-être de ces maisons, c'est l'auberge ...

» Laquelle ? Il y en a deux, celle des Carrel et celle des Foex, qui rivalisent par leurs menus et leurs vins du terroir.

En 1860, Hélène Dufour épousa Marc Monnier, dont le père Jacques, d'une famille originaire de l'Ardèche, avait vécu à Genève au temps de la domination française, puis s'était fixé à Naples, comme propriétaire de l'"Hôtel de Genève", après avoir vécu quelque temps à Florence, lieu de naissance de Marc. Celui-ci était arrivé à Genève dès 1846, déjà polyglotte à l'âge de 17 ans; en 1856, à la mort de son père, il était retourné à Naples vendre l'hôtel, puis était revenu à Genève. "Authentiquement et fidèlement Français", comme l'écrivit Bernard Bouvier, "Marc Monnier se fixa à Genève". Il était, avait dit de lui Amiel, "audacieux et circonspect, adroit et fort, fin et souple, c'est-à-dire fait pour réussir". Et ce poète délicat réussit, en effet, dans le milieu genevois qu'il avait moqué lui-même, et qui l'adopta en raison même, peut-être, de son originalité. Il professa, de 1871 à 1876, à l'Académie puis Université, la littérature comparée. De Cartigny, il eut peine à s'assimiler l'esprit villageois; il a compris le charme du paysage et décrit avec finesse la maison des Roches, la vieille maison familiale des Dufour, mais sans jamais, comme son fils Philippe, s'identifier avec "son village".

"Claudine, écrit Marc Monnier dans *Le Charmeur*, demeurait avec sa tante Gongon sur le chemin qui tourne à droite et mène aux Roches pour dévaler de prairie en prairie jusqu'au bord de l'eau. Il y

avait une cour entre la grande maison et la petite; la grande maison se composait d'une grange et d'une écurie qui se chauffaient au soleil, tandis que les chambres d'habitation étaient exposées à la bise; ainsi le voulaient nos pères qui, sachant le prix des choses, avaient plus de ménagements pour le fourrage et pour les bêtes que pour le genre humain. La grange ouvrait sur la cour une belle porte cintrée sous laquelle passait à l'aise un chariot chargé de foin, mais dans la cuisine, qui était la principale pièce du rez-de-chaussée, on ne pouvait entrer qu'en baissant la tête. Cette cuisine, très propre, ornée d'une grande cheminée moyen âge où pendait la crémaillère, décorée de casseroles bien luisantes, meublée d'une grande table en bois de noyer dont le tiroir, très petit, était rempli de croûtes de pain, de bouts de chandelle et de brins de ficelle, cette cuisine, disons-nous, servait de réfectoire et de salle de réception. Un escalier extérieur montait au premier et unique étage où la chambre à coucher de Gongon masquait celle de Claudine. De l'autre côté de la cour s'élevait la petite maison qui était à louer depuis la mort du père Gaudy."

Et le poète de décrire, dans son *Charmeur*, ce qu'il a vu et entendu pendant ses séjours à Cartigny : le moulin, qui tournait autrefois dans la rivière; "il a brûlé depuis, mais l'endroit s'appelle toujours le Moulin". En 1914, la maison des moulins Dufour était très délabrée, mais encore habitée. Aujourd'hui, il n'en reste plus rien (note189GRHC). Le messager, qui faisait concurrence au facteur rural, "le *Pédon*, qui venait quand il voulait, apportant tous les deux ou trois jours, par paquets, le courrier"; les "cavaliers", les trois saints dont on craint les méfaits, et qu'il ne faut pas confondre avec les saints de glace : Saint-Marc, Saint-Georges et Saint-Philippe ("il y eut des pluies, des gelées nocturnes, des ouragans"); les alouilles, le folhu, toutes les vieilles coutumes du village.

C'est dans cette atmosphère tout imprégnée de littérature et de travaux rustiques que Philippe Monnier passa son enfance, en été, (note190GRHC) avec son délicieux frère Laurent, enlevé trop jeune, Marie-Claire et Jean-Jacques, ses cadets. Ce qui était goût rural, chez lui, venait de la vieille famille autochtone de sa mère, la famille Dufour; la finesse d'esprit, la délicatesse enjouée, il les devait à la France, par son père. C'est ainsi qu'il devint l'interprète de ce vieux village de Cartigny qu'il aimait tant, et qu'il le fit connaître à ceux qui

n'en avaient pas encore ressenti le charme discret. *Mon Village* est un monument élevé à l'esprit de la Commune aussi bien qu'à sa physionomie extérieure, et, après Philippe, il est devenu bien difficile de parler de Cartigny.

Avec quelle gentillesse il m'y accueillit ! ~~en 1912!~~ Hélas ! Bien vite, trop vite, il devait nous quitter (le 21 juin 1911), mais les Monnier restent indissolublement liés à Cartigny. Marie-Claire, figure radieuse, pétillante d'intelligence, a continué la tradition de famille dans la vieille "maison des champs" qu'avait chantée son frère; veuve de William Serment, elle revenait chaque année, fidèlement, au village; en 1944, alors que la maladie faisait déjà Son oeuvre, elle craignait de ne jamais revoir Cartigny; elle eut encore ce bonheur, puis, au printemps de 1945, elle nous a quittés. Jean-Jacques, lui, est resté Français jusqu'à sa mort malgré toutes ses affections genevoises de Belles-Lettres. Il n'en était pas moins Cartignois dans l'âme, et son canon marque de sa grosse voix les dates importantes de la vie communale. Aveugle depuis plus d'un demi-siècle, il connaissait chaque borne-frontière du Traité de Turin et en décrivait les inscriptions avec une précision parfaite : "Ces gens, qui se croient Genevois depuis des siècles, ils oublient qu'ils ne le sont devenus que tout récemment, en 1754", disait-il volontiers. Puis il dissertait sur chacun des "lieux dits" dont il avait établi la nomenclature et qu'il avait reportés sur une carte au 1 : 25'000. "Ils parlent du *banc des amoureux* ! Ils ne connaissent rien à la topographie du pays : ce banc, c'est le *banc de Bellevue* ! Et l'autre, c'est le *banc du poirier* ! Vous ne savez sûrement pas que devant votre maison, c'est le *Pra Gaudy*, et autour de votre avenue *En Platy*. Au-dessous de la route de *La Plaine*, vous trouvez la *Godda*. Et tant de jolis noms trop oubliés, encore : *Malatrain, La Poterla, Pré La Reine, La Grevetta, les vignes du Vionnet, sus-aiguemorte, En L'Espenetta, En Cursiletta, le creux de la Tonnaise, es Brouz, le grand Foré, La Moille, En Besenna ...* Prenez copie de mon plan, et maintenant, vous qui croyez connaître Cartigny, vous saurez où vous vous promenez !"

A son tour, par une belle et chaude journée de juillet 1945, Jean-Jacques est parti. Mais la tradition continue : sa veuve, née Bonnant, qui prit soin de lui avec une sollicitude sans bornes, nous reste, et les enfants de Philippe s'installent à leur tour dans la vieille

maison des champs. Cartigny est devenu un petit centre intellectuel; "Mon Village" attire peintres et gens de lettres; Paul et Claire-Lise Matthey-Monnier, Mme Giacomini-Picard, dont les bouquets sont préparés par son mari, Mme Raymonde Vincent.

En 1890, Philippe Monnier avait assisté au changement de régime politique de Cartigny. Sur le terrain cantonal, le nouveau parti démocratique venait de remporter la victoire. Libéral-conservateur de tempérament, il avait adopté un programme de démocratie directe qu'il n'allait pas tarder à instaurer : referendum législatif et initiative constitutionnelle étaient ses principales revendications, complétées par le vote à la commune, qui devait calmer les passions en évitant les rencontres des citoyens de tout le canton dans le local baptisé par la voix populaire "la Boîte à gifles". A Cartigny, au printemps 1890, un jeune homme prit la tête du mouvement destiné à renverser le régime radical. Louis Wuarin avait alors 30 ans. Il descendait d'une longue lignée de Cartiginois dont nous avons rencontré déjà bon nombre de représentants à la fin du XVIIIe et tout le long du XIXe siècle. Une fille du premier Georges, tonnelier, se maria fictivement avec son cousin François-Alexandre en 1813; un second Georges, petit-fils du premier, avait été chargé précédemment du partage des terres communales; un autre Wuarin était ancien d'Église; un autre, encore, avait tenu les procès-verbaux du Comité de District au cours de la période révolutionnaire; on les trouve nombreux dans la nomenclature des conseillers municipaux. Plusieurs figurent sur le parchemin de 1772 trouvé dans la boule du clocher de l'église.

De père en fils, les Wuarin devinrent de plus en plus cultivateurs; ils abandonnèrent l'artisanat pour se consacrer à l'agriculture. Une branche, toutefois, la branche Wuarin-Cougnard (François-Alexandre, marié fictivement avec sa cousine en 1813, épousa réellement en 1815 Renée Cougnard), finit par essaimer en ville; d'elle sont descendus Louis Wuarin, le professeur de sociologie, son fils Albert, avocat, arbitre entre Grecs et Bulgares en 1920, son petit-fils, Jean, également avocat et champion de tennis. L'autre branche est demeurée à Cartigny.

Louis, arrière-petit-fils du premier Georges, orphelin, déploya une farouche énergie pour gagner les quelques sous qui lui

permettraient d'épouser Joséphine Valloton et de s'établir. Observateur-né, et partant psychologue, il apprit bien vite à connaître les hommes aussi bien que les animaux, les végétaux et les minéraux. Rien, dans la nature, ne lui demeurait étranger, parce qu'il voulait tout savoir, afin d'utiliser ses connaissances aussi bien au profit des autres qu'au sien propre. Énergique, décidé, il avait son franc-parler et ne mâchait pas les vérités à son entourage. En 1890, il forma une petite équipe et accepta d'être porté à la mairie "(pour quatre ans, mais pas un jour de plus, parce que je suis trop autoritaire : on se lasserait vite de moi; à la fin de la législature, je transmettrai la charge à un collègue plus doux et conciliant que moi". Le plus remarquable, c'est qu'il tint parole; pour lui, c'était tout naturel, mais la commune en fut surprise. Son élection avait été assurée, en 1890, par le vote d'un citoyen de 96 ans, Archinard, venu tout exprès d'Eau-Morte pour accomplir son devoir civique. La vive réaction des libéraux conservateurs (voir pages 177 et 191), suscitée par la politique radicale de son prédécesseur Léonard Duchemin, explique aussi ce changement de régime (note192GRHC).

Pendant sa brève magistrature, Louis Wuarin signa les conventions avec la Voie-Etroite pour les cessions de terrains nécessaires, et prit la précaution d'en exiger la rétrocession en cas de suppression de la ligne; l'éventualité, qui paraissait invraisemblable, s'est réalisée, et le fils du signataire, Jean Wuarin-Bachofen, maire à son tour, a invoqué cette clause en 1943. Le long des routes communales, Louis Wuarin fit planter, il y a plus d'un demi-siècle, des arbres fruitiers de préférence à des arbres d'ornement : là, comme ailleurs, comme plus tard pour les P.D., les plants directs de vigne, et le soja, il se montra un innovateur. De nombreux travaux d'édilité ne l'empêchèrent pas d'améliorer les finances de la Commune, et les contribuables virent avec plaisir descendre progressivement le chiffre des centimes additionnels.

Les élections de 1894 furent mouvementées, comme toutes celles de cette époque. Les radicaux n'avaient pas désarmé, et les démocrates tenaient à conserver la mairie. On raconte encore, au village, diverses anecdotes électorales dont les dates ne sont pas déterminées : peut-être les faits, à supposer qu'ils ne soient pas légendaires, se sont-ils passés en 1890, peut-être en 1894 ou encore en

1898. J'ai recueilli le premier récit, il y a une vingtaine d'années, du père Deytard, immortalisé par Philippe Monnier sous le nom de "Bolsek, dit Burkel", qui, "n'ayant rien appris sait tout, et, sachant tout, ne s'adonne à rien". Deytard me dit : "C'était du temps des belles batailles politiques. Tout le village s'agitait. Chaque parti était résolu à l'emporter. Pendant toute la semaine qui précéda le dimanche du vote, un courant formidable entraîna la commune à gauche : un gros cochon avait été tué, un cochon radical, et tous les électeurs en avaient mangé; mais, le samedi soir, il y eut un coup de théâtre : le cochon radical fut noyé dans un grand tonneau de vin conservateur, et la victoire de la droite fut éclatante !"

Voici la seconde anecdote, qui m'a été contée par un des anciens du village : "Au contour du Rhône, là où il faisait sa grande boucle, plus haut que le Moulin, il y avait une île recouverte de saules et de trembles. On eut l'idée d'y mettre, en liberté, des lapins domestiques, qui ne tardèrent pas à se multiplier : il y en avait de toutes les couleurs. Aussi, lorsque la chasse était prohibée, on allait aux lapins. A l'aube, on se rendait au Moulin, et l'on appelait : "Pilote !" *Pilote*, c'était André Miville, l'oncle de Luc. (Parenthèse : Luc Miville et François Valloton traversaient souvent le Rhône à la nage.) *Pilote* était meunier, fils de meuniers, mais il connaissait le fleuve comme pas un. Quand on l'appelait, il savait ce que cela voulait dire : il allait désamarrer son bateau, et vogue vers l'île aux Lapins ! Le lendemain, il y avait un bon civet pour chacun.

"Une veille d'élections, les partis firent et refirent le compte de leurs adhérents, et l'on arrivait à bout touchant : un suffrage pouvait suffire à changer le résultat. Que faire ? Le samedi soir, on soûla un électeur considéré comme peu sûr, puis, au petit jour, alors qu'il n'avait pas encore recouvré ses esprits, on l'emmena, dans la barque de "Pilote", jusqu'à l'île des Lapins, où il fut banni pour vingt-quatre heures. Depuis lors, l'île des Lapins a été baptisée l'île de Sainte-Hélène." Histoire ? Légende ? Peu importe : ce sont des récits du passé que l'on raconte sous le manteau de la cheminée, en cassant des noix ...

En 1894, donc, Louis Wuarin, ayant décliné une réélection, fut remplacé par Jean Gallay-Cougnard. Depuis longtemps, les Gallay jouaient un rôle en vue dans le village, mais c'est la première fois

qu'un d'entre eux accédait à la mairie; il n'était destiné à l'occuper que trois ans, la mort l'ayant enlevé en 1897, dans la force de l'âge, à ses enfants et à ses administrés. Il eut, pendant sa brève carrière administrative, la joie de recevoir la lettre, charmante, par laquelle Philippe Monnier demandait la bourgeoisie de la Commune.

La famille Gallay est, avec celle des Dufour, la plus ancienne de la commune. Dans un acte du 30 décembre 1444 déniché par M. Pierre Bertrand et concernant les comuniers de Cartigny, on trouve mentionné, à côté d'un Petrus de Media Villa (Miville), et d'un Petrus de Furno (Dufour), un Anthelmus Gallesli (Gallay); il y avait en 1772 "deux frères Gallay" (document du clocheton du temple); et il y a encore aujourd'hui, dans chaque branche, "deux frères Gallay" : ceux de Cartigny et Chancy, William et Emile, et ceux de la Petite-Grave et de Cartigny, Charles et André, ces derniers complétés par un troisième, René, agronome en ville.

Dans la gentilhommière de Thônes, la famille Gallay a retrouvé ses armoiries, qu'elle a recopiées et reproduites; elles sont riches d'un chevron, de deux croissants, et de quatre étoiles; le casque, flanqué de lambrequins, surmonte l'écu. La pierre de taille sur laquelle elles sont sculptées est encastrée sur le linteau de la porte du rez-de-chaussée. Dans les derniers jours de juin 1731, Jean-Jacques Rousseau put les admirer, mais il ne les regarda pas, ou du moins il ne les remarqua pas au point de les décrire dans les *Confessions* : il n'avait d'yeux que pour la jolie demoiselle Gallay (ou Galley, car les deux orthographes furent usitées). C'est là que le trio juvénile, que complétait Mlle de Graffenried, fit la dînette; dans le parc voisin, ils picorèrent les cerises. Fraîche idylle ... Par tradition de famille, les demoiselles Gallay du XXe siècle sont jolies !

Parmi les nombreux membres de la tribu, signalons Jean-Louis, qui avait épousé une Demole et eut pour fils Jean Gallay-Cougnard, le maire de Cartigny; il conta volontiers ses souvenirs du Sonderbund, la marche de Payerne sur Fribourg, le pillage d'un couvent; il évoquait aussi la nuit où il entendit crier : "y faut moda !", façon originale de mobiliser les citoyens à l'heure de la révolution radicale de James Fazy.

En 1895, Jean Gallay s'occupa de l'installation du téléphone à Cartigny; la première titulaire de l'office fut Mme veuve Duchemin. Cette innovation eut un contre-coup : la suppression, en 1900, par le Département fédéral des postes, du bureau du télégraphe, qui ne fut jamais rétabli.

Dans les dernières années du XIXe siècle, on construisit la Salle communale, fort utile, mais d'un style banal.

Le nouveau maire, Jean Gallay, avait épousé une Cougnard. Famille autochtone du territoire genevois, fixée à Sézegnin au début du XIIIe siècle, puis plus tard à Chancy et à Cartigny, reçue bourgeoise en 1525, la tribu des Cougnard eut un représentant aux CC dès 1536. Jean-David fit partie de l'Assemblée nationale en 1793 et de la Commission révolutionnaire en 1794; Jean-Louis-Salomon, son fils, fut député au Conseil représentatif, puis au Grand Conseil et à la Diète en 1842; John embrassa la carrière pastorale et enseigna la théologie à l'Université en 1865 : Jules, poète et journaliste, excella dans l'art des vers. A Cartigny demeurèrent les Cougnard paysans, dont beaucoup d'habitants du village descendent par les femmes.

Après la mort de Jean Gallay-Cougnard, dont le fils William fait partie du Conseil municipal depuis plus de trente années, William Vanier fut élu maire; excellent administrateur, il géra avec une grande prudence les finances de la commune; minutieux sans pédanterie, il ne négligeait aucun des petits devoirs de sa charge; par tempérament, il détestait les conflits, qu'il cherchait toujours à conjurer par des transactions; plutôt que de trancher dans le vif, il renvoyait à plus tard la solution des problèmes délicats; Vanier fut le *Fabius cunctator* de Cartigny. Peu apparente, son autorité n'était pas moins réelle. Sauf quelques mois d'intervalle en 1914, il dirigea la commune de 1897 à 1928. Sa femme, avec laquelle il entreprit de nombreux voyages en Suisse, en Italie et en France, était une Grobet, de la même famille que David Grobet, qui pendant 35 ans habita la "petite maison" Duval et géra le domaine. Démocrate convaincu, ce dernier exerça une grande influence dans les milieux agricoles et présida, de 1892 à 1895, après Louis Wuarin, l'Association qui s'occupa de restaurer le temple. On l'a déjà vu, aussi, président de la Fromagerie de Cartigny.

En 1900, on parlait beaucoup du gaz aérogène, et Cartigny en fit l'expérience après avoir été longtemps éclairé au pétrole. Le 12 mai, le Conseil municipal accepta les propositions de la Compagnie, et installa 8 becs dans le village et 3 dans le hameau de la Petite-Grave; l'année suivante, le 6 février, il autorisa la construction d'un gazomètre à proximité de l'usine, dans la cour de l'église; le 14 mars, il permit l'établissement de turbines destinées au fonctionnement des appareils à gaz. Cet éclairage nouveau style ne devait durer qu'une dizaine d'années : dès 1911, l'électricité détrôna, dans la commune, le gaz aérogène.

Jusqu'en 1914, Vanier eut comme adjoints Charles Dumazel, Luc Miville, Charles Wuarin-Duchemin (ce dernier ouvrit plus tard, en ville, un café-restaurant que connaissent bien tous nos campagnards). Ce furent des années paisibles, au cours des- quelles plusieurs familles de Confédérés s'établirent sur le territoire de la commune. Armin Bärtschiger, de la Petite-Grave, les représente aujourd'hui au Conseil municipal. Pendant cette période, plusieurs "régents" se succédèrent au village : en 1900, M. Fritz RoCHAT remplaça M. Biéler, et de 1908 à 1921, M. Aubert dirigea à son tour l'école.

Années paisibles, certes, mais en même temps angoissantes pour les agriculteurs, dont l'endettement allait croissant. Le rendement de la campagne n'était pas rémunérateur et la ville, maintenant à portée du village, attirait toujours plus les jeunes paysans, qui peu à peu désertaient la campagne pour devenir employés de bureaux et, si possible, fonctionnaires. Cet abandon de la terre suscita de vives alarmes, et Philippe Monnier, bien souvent, déplora ce triste état de choses. On s'inquiétait de plus en plus de cette situation lorsque, brutalement, éclata la guerre générale en 1914.